

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Herausgeber: [s.n.]
Band: 5 (1998)
Heft: 1

Artikel: Entre histoire et politique : récit d'un entretien avec Jean-François Bergier
Autor: David, Thomas / Sardet, Frédéric
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-14538>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ENTRE HISTOIRE ET POLITIQUE

RÉCIT D'UN ENTRETIEN AVEC JEAN-FRANÇOIS BERGIER

THOMAS DAVID ET FRÉDÉRIC SARDET

Mercredi 16 juillet 1997, sur les routes de val d'Hérens, en Valais, il fait beau, même très beau et nous avons l'impression d'être en vacances. Après de longues tractations, Jean-François Bergier a enfin réussi à bloquer deux heures dans son agenda afin que nous puissions l'interviewer. En même temps, nous ressentons une certaine appréhension. Les échos sont en effet très contradictoires à son sujet: pour certains, c'est un collègue très apprécié, un professeur attentionné, pour d'autres un homme très sûr de lui, parfois hautain. En outre, au téléphone, il nous a paru stressé et fatigué.

Arrivés à La Forclaz, tout s'estompe: le paysage est magnifique et nous ne pouvons nous empêcher de contempler les montagnes qui surplombent le village. Une serveuse de bar nous ayant indiqué le chalet des Bergier – *C'est un peu sur les hauteurs, à cinq minutes à pied* – nous nous mettons en route. Une heure après, nous sommes défaits. Il fait peut-être beau, mais il fait également très chaud. Le matériel d'enregistrement se fait lourd et toujours aucune trace du chalet.

Nous commençons à regretter d'avoir proposé au comité de rédaction de *traverse* de faire un portrait de J.-F. Bergier. Pourtant, le choix n'avait rien d'absurde. Les deux dernières années avaient été importantes pour cet homme: fondation en octobre 1995 de l'Association Internationale pour l'Histoire des Alpes, dont il est le président, et parution du premier numéro de la revue *Histoire des Alpes*; ouvrage de mélanges offert par ses collègues à l'occasion de son 65e anniversaire; enfin, accession à la tête de la Commission chargée de clarifier la position de la Suisse durant la seconde guerre mondiale.

Une heure et quart de retard, nous désespérons. «Le chalet des Bergier», ou plutôt celui qui nous fut signalé, est fermé. A-t-il oublié le rendez-vous? Nous songeons sérieusement à rentrer sur Lausanne, lorsqu'une personne nous indique un autre chalet, en contrebas. Nous nous avançons et nous découvrons J.-F. Bergier, assis au balcon, lisant un roman (un polar), fumant sa pipe et reposé: *Cela fait trois jours que je me suis retiré ici*. L'interview va durer près de quatre heures et s'est prolongée dans la nuit, preuve que la rencontre fut plaisante.

Pourtant, sur le chemin du retour, la difficulté surgit rapidement: comment rédiger ce portrait sans tomber dans l'hagiographie, ni dans le procès d'intention? En revanche, la manière d'organiser notre discours s'impose rapidement. Nous décidons de ne pas retranscrire l'entretien, mais de présenter les temps forts de la vie de notre interlocuteur en mettant en miroir ses propos du moment et ses écrits.¹

AU FIL DU TEMPS

À nous qui cherchions des raisons à l'état des choses, à nous qui nous interrogeons sur le «pourquoi» d'un devenir, J.-F. Bergier a offert une réponse simple en trois volets.

Le premier volet témoigne du désir précoce d'être historien, mais rappelle qu'à la question naïve qu'il posa à son professeur de savoir *comment on devient historien*, ce sont probablement certains assemblages de mots aux sonorités étranges et au sens caché qui firent mouche sur le jeune Bergier: faire l'école des Chartes à Paris! Mystérieuse idée qui resta gravée comme un objectif fondamental et probablement imprécis. Le second volet renvoie à sa fascination adolescente pour un homme de pouvoir: Napoléon. Enfin, J.-F. Bergier souligne son goût pour l'écriture que concrétisa la rédaction inachevée d'un roman historique puisant son imaginaire de la guerre dans l'écoute radiophonique des années 40. De fait, si J.-F. Bergier n'a pas été l'historien de Napoléon, il a été chartiste et revendique toujours son goût pour le style et l'écriture (*j'adore ça; ça m'amuse*), au point de mesurer le temps consacré à certaines fonctions en livres non écrits.²

Fils de pasteur, J.-F. Bergier semble devoir sa vie d'historien à de nombreux relais tant familiaux que scolaires. Comme il sied à beaucoup d'intellectuels, il minimise devant nous ses capacités d'écolier: un parfait potache en somme qui, bac en poche, va suivre le cursus universitaire et comprend très bien que la maîtrise des langues n'est pas un mince atout, surtout pour qui souhaite faire œuvre d'historien de la Suisse. Avec le soutien de quelques professeurs comme Jacques Freymond, alors enseignant à l'université de Lausanne, et malgré une administration encore peu tournée vers les échanges universitaires, porté par un désir de mobilité et refusant d'aller séjourner dans une Suisse allemande trop peu exotique, le jeune Bergier part en Allemagne pour six mois. Il a 20 ans.

Au cours du temps, la vocation chartiste n'a pas été entamée et le licencié de l'université lausannoise, à qui on laisse entendre qu'un poste l'attend aux Archives cantonales vaudoises, part à Paris au début des années 50 dans le

8 ■ temple de l'érudition et de la paléographie. Au bénéfice d'une bourse du gou-

vernement français (il y en avait deux par an pour chaque université suisse), vivant à la Cité-U où il devient l'intime du tessinois Luigi Solari, Bergier apprécie la rigueur intellectuelle de la formation parisienne. Comme on le verra, la «promo» de J.-F. Bergier n'est pas banale. Les études parisiennes sont aussi le moment de la rencontre avec le Maître, Fernand Braudel, dont la présence hante constamment notre entretien. C'est la découverte d'une autre histoire, économique et sociale, où l'érudition nécessaire est subordonnée à la rigueur analytique d'un questionnaire scientifique.

Souvent, celle ou celui qui a suivi les chemins d'une formation à l'étranger revient curieusement aurolé(e) de la simple fréquentation de personnalités prestigieuses. Nul doute cependant que J.-F. Bergier a su en tirer parti pour construire son œuvre. La rédaction de sa thèse sur les foires de Genève, proposée par Braudel quoique dirigée *de jure* par le professeur genevois A. Babel, l'illustre à sa juste mesure. Fier de l'anecdote, Bergier rappelle les termes utilisés par Braudel lors d'une soutenance théâtrale où les questions et les réponses étaient connues d'avance: *Monsieur, vous n'avez pas fait un bon livre, vous n'avez pas fait un très bon livre, vous avez fait un grand livre.* Ainsi est mis un point final à la vie estudiantine de J.-F. Bergier.

Le lendemain, il court porter sa candidature à la chaire d'histoire économique de Genève pour laquelle A. Babel l'a verbalement désigné comme son successeur. Il faut dire que les vieilles promesses de Louis Junod, directeur des Archives cantonales vaudoises, ont été oubliées dès le moment où Bergier a rejoint les Genevois pour accomplir sa recherche. Le franchissement de la Versoix reste lourd de sens, sinon de conséquences. À Genève, où les professeurs catholiques se font toujours plus nombreux, le recteur semble se satisfaire de l'arrivée de ce protestant, rejeton d'une des plus vieilles familles lausannoises: *on vous a élu; quand même!* Très vite cependant, les relations professionnelles se dégradent. Ses démêlés avec les professeurs d'histoire de la faculté des Lettres, qu'il assimile à des conflits de génération et à une certaine jalousie de la part de ceux qui voient fuir les étudiants vers le nouveau venu, facilitent son départ à l'École polytechnique fédérale de Zurich (ci-après EPFZ), où les contraintes des examens sont moins pesantes et où il espère pouvoir se ressourcer. Un *départ non programmé* dit J.-F. Bergier. Le titulaire de la chaire, Jean-Rodolphe de Salis ayant pris sa retraite, Georges-André Chevallaz en assure l'intérim. Elle est tout de même mise au concours. Bergier nous dit l'avoir ignoré et ne s'être pas présenté. À Zurich, aucune décision n'intervient. Finalement Herbert Lüthy, professeur à l'EPFZ, téléphone à J.-F. Bergier pour lui signifier que son *absence* a été fort regrettée et l'invite à se mettre sur les rangs. H. Lüthy, qui publia son livre sur l'histoire de la banque protestante en France dans la collection dirigée par Braudel,³ avait rencontré J.-F. Bergier lors d'un ■ 9

congrès à Stockholm près de dix ans auparavant. Le professeur genevois, alors au seuil de la quarantaine et qui ne se voit pas encore pendant 30 ans figurer sur les listes professorales de la cité de Calvin, est attiré par cette nouvelle collaboration. Celle-ci est très vite interrompue par la nomination d'H. Lüthy à Bâle. Bergier ne renonce pas pour autant à renforcer la place de l'histoire au sein du monde des ingénieurs. La nomination de Hans Werner Tobler, historien du Mexique, débouche immédiatement sur une nouvelle collaboration qui prend la forme de l'Institut d'histoire, officiellement créé en 1974.

La nomination à la chaire zurichoise réoriente de manière notable la carrière scientifique de J.-F. Bergier. L'enseignement aux polytechniciens impose une approche généraliste, où la longue durée peut trouver son compte, mais qui aiguise le sens de la synthèse plus que celui de la recherche pointue. Presque naturellement, Bergier va donc occuper le créneau éditorial des synthèses, délaissé par le monde académique qui rechignerait à se lancer dans ce genre d'exercice *par excès de pudeur*, euphémisme poli dans la bouche de J.-F. Bergier. Par ailleurs, il poursuit son chemin institutionnel en s'investissant notamment dans les associations nationales et internationales d'historiens. Recruté par la Société générale suisse d'histoire comme rédacteur de la *Revue Suisse d'histoire*, il profite de son réseau personnel pour enrichir la publication de contributions d'auteurs renommés comme J. Le Goff, E. Leroy Ladurie, F. Mauro ou N. Sanchez-Albornoz. C'est toutefois à son mentor, Fernand Braudel, qu'il doit son véritable «take off» sur le plan international. Pour bien en juger, nous évoquerons donc les rapports entre les deux hommes et la dimension intellectuelle de ce lien.

DE LA MÉDITERRANÉE AUX ALPES

Le nom de Braudel⁴ revient à de nombreuses reprises dans la bouche de Jean-François Bergier. Pour décrire l'homme: *Braudel était un type assez déroutant, toujours paradoxal. Il disait presque systématiquement le contraire de ce qu'on attendait de lui. Il prenait toujours le contre-pied de ce que les autres disaient, de manière parfois assez agressive. De sorte qu'il était intimidant. En dépit des contacts qui sont devenus avec le temps très affectueux, j'ai toujours tremblé devant lui. C'était vraiment un homme paradoxal: d'un côté une grande exigence, d'un autre une sensibilité énorme.* Pour se souvenir de l'ami présent dans certains moments difficiles. Pour évoquer l'incompréhension, voire la douleur, face au silence soudain et à la froideur de Braudel à son égard. Pour se réjouir enfin des retrouvailles avec Mme Braudel il y a trois ou quatre ans et de la

offerts à J.-F. Bergier. Surtout pour souligner l'importance du directeur des *Annales* sur sa formation intellectuelle et sur sa carrière, influence qui transparait aussi bien dans ses propos que dans ses écrits.

Flashback. En 1953, Bergier débarque à Paris pour y suivre les cours de l'École des Chartes. Cette institution qui, à l'époque, n'accueille qu'un nombre réduit d'étudiants – 20 Français sont acceptés sur concours, ainsi que quelques étrangers – est un des hauts lieux de l'érudition textuelle. Il y rencontre les futurs chefs de file de l'administration française en matière archivistique et historique: Ivan Cloulas (conservateur en chef des Archives nationales) ou Jean Favier (directeur des Archives nationales, puis de la Bibliothèque de France).

Son plan d'études l'amène à suivre des enseignements dans d'autres établissements universitaires parisiens. Un séminaire va particulièrement le marquer: celui animé par Fernand Braudel à la VI^e section de l'École pratique des hautes Études. Ils ne sont qu'une quinzaine à être présents régulièrement à ce séminaire, mais non des moindres. Bergier va ainsi côtoyer Ruggiero Romano, Pierre Chaunu, Hermann Kellenbenz, pour n'en citer que quelques-uns. Surtout, Bergier va être confronté à une approche historique radicalement nouvelle. Bien des années plus tard, il écrit: «Conjoncture, sociologie, horizons atlantiques, d'autres sujets encore, s'animaient mutuellement. Le jeune historien que j'étais y trouvait révélation et émerveillement de ce que pouvait être l'histoire, qu'il avait apprise jusque-là sur des bases conventionnelles et plus étroites. Pour fréquenter ce séminaire, je traversais presque en cachette la cour de la Sorbonne, qui sépare l'École des hautes Études de l'École des Chartes où j'étais élève régulier. C'était un autre monde. Je passais de l'érudition textuelle, des exercices de paléographie et de philologie romane, de l'histoire formelle des institutions aux grandes perspectives, au bouillonnement des idées, au choc des paradoxes.»⁵

Quelles leçons le jeune Bergier va-t-il tirer de cet enseignement? D'abord une sensibilité particulière à la longue durée, concept élaboré par Fernand Braudel au cours des années 50. Dans sa thèse de doctorat qui paraît dans la collection dirigée par ce dernier, Bergier embrasse un siècle et demi de l'économie genevoise. Dans sa préface, il justifie ce choix en ces termes: «[...] il convenait d'aborder d'entrée de jeu les questions qui ressortissent aux structures de l'économie genevoise pendant la période qu'embrassera l'ensemble de l'ouvrage, soit environ un siècle et demi, de 1400 à 1550, dates larges. Courants transalpins de civilisation, structure de l'économie alpine, relations de Genève avec son arrière-pays, problèmes de routes et de circulation: autant de questions préalables dont il convient d'avoir une vue d'ensemble, dans une durée assez longue pour que soit perceptible une évolution souvent très lente, ou pour que les apparences de stabilité ne soient pas trompeuses.»⁶

Nouvelle sensibilité au temps, nouvelle sensibilité à l'espace aussi, l'un ne pouvant se concevoir sans l'autre. Braudel consacre en effet la première partie de sa thèse, *Le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, à décrire les rapports de l'homme avec l'espace qui l'entoure. Bergier est sensible à cette approche privilégiant le dialogue entre géographie et histoire. Toutefois, l'objet d'étude diffère: les Alpes seront sa Méditerranée. L'arc alpin constitue en effet l'un des thèmes récurrents de ses publications: «Cela fait très longtemps que je porte à l'histoire des Alpes un intérêt passionné. Il remonte en fait à mon enfance, aux longues vacances que je passais l'été à La Forclaz, un village du Val d'Hérens, en Valais, qui conservait à l'époque un environnement, un mode de vie, des activités et un univers mental ancestraux (malgré la présence saisonnière des vacanciers dont j'étais, la construction des barrages hydroélectriques et l'intervention encore timide de services et d'usages introduits depuis le bas pays et les villes). Ma curiosité s'est avivée et organisée au temps de mes études, surtout pendant les années que j'eus le privilège de vivre dans l'entourage de Fernand Braudel. Celui-ci connaissait bien la montagne et l'aimait. Il en avait fait son refuge. C'est dans son chalet de Saint-Gervais, au pied du Mont-Blanc – où je lui avais maintes fois rendu visite – qu'il est mort voici tout juste dix ans (28 novembre 1985). Braudel voyait dans les Alpes comme un pendant, un contrepoint de la Méditerranée dont il fut l'historien créateur; les deux espaces, celui de la Mer et celui de la Montagne s'associaient étroitement à ses yeux, complémentaires l'un de l'autre et cependant distincts dans leur rôle civilisateur, différents dans leur fonction, leur participation à l'histoire de l'Europe, mais jusqu'à un certain point seulement [...]»⁷

Enfin, Bergier a également fait sien le sentiment de méfiance qu'inspiraient les théories à son aîné. *Je ne suis pas théoricien, je ne crois pas beaucoup à la vertu des approches trop théoriques de l'histoire. Bien sûr, il faut des concepts théoriques pour pouvoir interpréter la matière historique, mais je n'aime pas me laisser enfermer dans une approche trop théorique; je suis plutôt un empirique à la manière de Braudel qui avait des concepts solides, qu'il créait lui-même ou qu'il empruntait à d'autres, mais qui ne se laissait pas prendre dans une théorie, par peur aussi que cette théorie ne cache une idéologie. Je suis resté braudélien aussi sous cet aspect-là.*

Néanmoins, le disciple a su renouveler sur certains thèmes la démarche de son maître. Ainsi en est-il de la montagne, importante dans l'œuvre de l'historien français, mais trop souvent analysée comme simple région de transit. Bergier a su étudier les Alpes comme une aire de civilisation, à l'instar de ce que Braudel avait fait dans la *Méditerranée*: Bergier a ainsi effectué «[...] un ritorno a Braudel per un distacco da Braudel», selon la belle formule de Luigi Zanzi.⁸

12 ■ Bergier s'est également parfois démarqué plus nettement de la démarche

braudelienne et a même fait œuvre de précurseur dans le domaine de l'histoire quantitative. Cela peut paraître surprenant pour qui connaît le manque d'affinités de Bergier avec les ordinateurs et son aversion, à l'instar de Braudel d'ailleurs, pour les constructions mathématiques: «Sur les bancs du lycée, j'écoutais avec passion les leçons de mon maître d'histoire et les prolongeais volontiers par mes lectures. En revanche, j'avais en horreur les mathématiques; équations, théorèmes et logarithmes me semblaient un encombrant bagage à l'historien que je voulais devenir; pis que cela, un obstacle, puisqu'il me fallait affronter l'inévitable épreuve de mathématiques du baccalauréat. L'obstacle franchi pourtant, je vendis symboliquement ma table de logarithmes: n'étais-je pas à jamais débarrassé de ce qui n'avait été qu'un trop long cauchemar?»⁹ Pourtant, quelques années plus tard, il se trouve à nouveau confronté aux arcanes des mathématiques. En 1963, il publie, en collaboration avec Luigi Solari, le père du Département d'économétrie à Genève, une étude sur la population genevoise au XVe siècle qui recourt à «l'encodage» des données du recensement sur cartes perforées.¹⁰ Pour bien saisir la portée de cette étude, il faut savoir qu'à cette époque, les tentatives d'appliquer les méthodes quantitatives et les concepts de l'économie moderne en sont aux États-Unis à leurs débuts, même si cette discipline s'est imposée plus tard dans les pays anglosaxons, au point que les chefs de file de ce que l'on a appelé la *New Economic History*, Douglas North et Robert Fogel, ont été couronnés du prix Nobel d'économie en 1993.

La collaboration entre Bergier et Solari, que les deux hommes, nommés professeurs à Genève la même année, appellent de leurs vœux dans leurs leçons inaugurales, n'ira cependant pas au-delà de cet article. Le départ de l'historien à Zurich et la mort de l'économiste sonneront le glas du projet. On peut le regretter quand on sait qu'il a fallu attendre 1985 pour que semblable collaboration débouche sur un vrai livre dans les pays francophones.¹¹

Toutefois, l'apport de Braudel ne se limite pas au domaine scientifique. Comme l'écrit Bergier dans un article en hommage au directeur des *Annales*: «À ses dons de savant, d'écrivain et de professeur, Fernand Braudel allia le talent d'organisateur.»¹² Ce dernier a en effet été un stratège hors pair dans le champ académique. Il a réussi à donner dans les années 1950–1960 une formidable impulsion aux sciences humaines en France, parvenant même à y occuper une position souvent jugée «hégémonique». Il est, entre autres, l'architecte de la création de la Maison des Sciences de l'Homme à Paris en 1968. Les activités qu'il mène à l'étranger sont peut-être moins connues, mais tout aussi importantes. Au début des années 60, dans le but d'instaurer un dialogue entre les différentes traditions historiographiques nationales, Braudel crée, avec Michael Postan, professeur à Cambridge, l'Association internationale d'histoire écono-

mique, dont Bergier devient le premier secrétaire. *Un jour, Braudel m'avait invité à Saint-Gervais. Il avait été particulièrement aimable. On s'était étendu dans les chaises longues, un verre à la main. Je me demandais où il voulait en venir avec tant d'égards. Et ce fut pour me dire: «Ecoute, est-ce que tu ne voudrais pas devenir secrétaire de cette association, parce que je voudrais bien que ce soit un francophone qui ait ce secrétariat, mais cela m'ennuie de proposer un Français.» Je ne pouvais pas dire non. Bergier est ainsi parachuté secrétaire d'une institution dont il va par la suite occuper tous les échelons: vice-président, président, président d'honneur enfin. Fonctions intellectuellement stimulantes, enrichissantes au niveau humain, mais très accaparantes. Elles m'ont coûté au moins trois livres.*

C'est aussi Braudel qui le fait entrer au comité de l'Istituto internazionale Francesco Datini, fondé à Prato en 1968, afin d'institutionnaliser les rapports entre les *Annales* et les chercheurs italiens.

Toutefois, Bergier ne s'est pas contenté de s'insérer dans les associations mises sur pied par Braudel. Il a également fait preuve d'un certain talent dans le domaine de l'organisation, ainsi que l'illustre la mise sur pied de l'Institut d'histoire à l'École polytechnique fédérale de Zurich.

La fondation de l'Association Internationale pour l'Histoire des Alpes, dont Bergier est le premier Président, constitue sans aucun doute le meilleur hommage à l'activité scientifique et institutionnelle de Braudel. Un hommage toutefois très long à se dessiner. *Cela m'a pris vingt ans.* Ce projet commence en effet à prendre forme en 1973 lors d'un congrès à Milan consacré aux conditions d'aménagement de l'arc alpin et à son insertion dans l'espace européen contemporain, mais qui traite également de la dimension historique de ces problèmes. C'est pour Bergier l'occasion de reprendre sa réflexion sur les Alpes et de rencontrer ceux qui partagent cet intérêt. Il y a par la suite d'autres rencontres, épisodiques. Finalement, ce n'est qu'avec la fondation de l'Association Internationale pour l'Histoire des Alpes que celles-ci se sont institutionnalisées. L'apport de jeunes historiens, notamment Jon Mathieu, est décisif dans la constitution de cette Association. *J'ai pu ainsi transmettre mon virus.*

La création de cette Association est d'autant plus importante que, pour des raisons institutionnelles, Bergier n'a jamais pu former une véritable relève. *Le grand inconvénient de mon poste à l'EPFZ, c'est que je n'ai pas de doctorant. Ça me manque évidemment. Pour un professeur, c'est la voie par laquelle on s'exprime, on fait des enfants, si je puis dire. D'ailleurs, on dit Doktorvater en allemand.*

La longue mise en place d'une structure *ad hoc* pour l'histoire des Alpes contraste singulièrement avec la rapidité avec laquelle J.-F. Bergier a été appelé à prendre en main la direction de la Commission chargée de faire la lumière sur

la Suisse durant la seconde guerre mondiale. Nul doute qu'il y a trouvé le terrain pour un travail de groupe assez nouveau dans un contexte individualiste qu'il considère être «[...] un trait caractéristique de l'intellectuel suisse, assez traditionnel, mais jaloux de son indépendance, soucieux de rester libre de toute attache, de toute appartenance à quelque école ou à quelque groupe que ce soit».¹³ Il n'en demeure pas moins que cette fonction n'échappe pas à la sphère politique, avec ses exigences. L'entretien que J.-F. Bergier nous a accordé est sur ce point riche d'enseignements.

INODORE, INCOLORE, INCOMPETENT? BERGIER EN COMMISSION

Lors de notre entretien, J.-F. Bergier a souligné constamment *la chance* dont il a pu bénéficier tout au long de sa carrière. En particulier, il note à plusieurs reprises que les charges qu'il a assumées lui ont été confiées sans qu'il eût à faire acte de candidature: *comme ça*. Sa nomination à la tête de la Commission Indépendante d'Experts n'aurait pas dérogé à cette règle, même si personne ne croit sérieusement que celle-ci relève de la simple chance, voire du hasard.

En 1991 à l'occasion des commémorations du septième centenaire de la Confédération suisse et en 1992 lors du vote européen, il nous dit avoir senti *la Suisse malade de son histoire*¹⁴ et il estime que le 150e anniversaire de l'État fédéral moderne ne se présente pas sous de meilleurs auspices. En revanche, il admet ne pas avoir vu venir l'orage des affaires liées à la seconde guerre mondiale. L'introduction, qu'il co-signe en 1990 dans le treizième volume des *Documents diplomatiques suisses* couvrant la période 1939–1940, en fait foi. À l'écouter, ce sont donc les circonstances – encore elles – et non une savante anticipation des enjeux politiques qui l'ont propulsé sur le devant de la scène pour diriger la Commission. De là, la formule teintée d'humour que J.-F. Bergier nous a soufflée à l'oreille et qui sert de titre à cette section. Politiquement *neutre*, face à un sujet qui *n'est pas dans ses cordes*, en contradiction apparente avec la démarche braudélienne d'une histoire pluriséculaire, Bergier s'étonne d'avoir été choisi, tout en relevant quelques signes prémonitoires ou *coïncidences bizarres*. Premier signe à ses yeux, l'invitation à participer au printemps 1996 à l'émission *Vis-à-Vis* de la télévision alémanique pour évoquer les relations entre Romandie et Suisse allemande suite aux tensions nées de l'affaire Swissair. Seconde coïncidence, quatre jours avant d'être nommé, Bergier, au nom de l'EPFZ, prononce un discours en mémoire de son prédécesseur, le professeur J.-R. de Salis. Il intitule son hommage: *L'historien et la Cité*. Il y fait l'éloge de l'engagement de l'historien dans la vie publique. Ayant prononcé ce ■ 15

discours si peu de temps avant la décision du Conseil fédéral de le nommer à la tête de la commission, J.-F. Bergier nous indique qu'il s'est senti moralement lié par la teneur de ses propos.

Alors, faut-il vraiment admettre qu'il soit à ce point *inodore, incolore, incompetent*? Au-delà de la formule qui relève du spot publicitaire et doit probablement valoir par antiphrase, il faut exposer – avec la myopie qui caractérise inévitablement cette écriture à chaud – les éléments permettant de comprendre la position actuelle de J.-F. Bergier. Il n'y a pas à être étonné de le retrouver à la direction d'une telle commission. En fait, ce *coup de tonnerre* dans sa vie (et c'en est un) est significatif de la place des structures informelles au sein de notre système politique, scientifique et militaire. Expliquons nous.

Titulaire de l'une des rares chaires romandes au cœur de la Suisse financière et politique, J.-F. Bergier a probablement été au début – comme il l'a relevé lui-même – le *Romand-alibi* dans une certaine société zurichoise; on peut penser par exemple à sa présence dans le Conseil de fondation de l'Union de Banques Suisses. J.-F. Bergier reste discret sur ce point, mais une chose est sûre: ces liens n'ont pas été tissés à l'intérieur du monde des historiens zurichois dont la frilosité à l'égard du représentant de l'EPFZ est difficilement contestable, exception faite de quelques relations personnelles.

Parmi les groupes institutionnels qui ont pu avoir un rôle dans le cours récent de sa vie professionnelle, Bergier rappelle sa présidence (*non convoitée*) des Rencontres Suisses, qui rassemble les *partenaires sociaux*, occasion de rencontres hors du sérail. Il ne faut cependant pas oublier l'ancrage militaire de cette structure, née en 1945 à la suite de *Armée et foyer*.

De manière beaucoup plus directe, l'armée a offert à l'appointé Bergier l'occasion d'être l'homme des circonstances. Transféré à 50 ans de l'artillerie au service d'information de la troupe issu précisément d'*Armée et Foyer*, Bergier reçoit une offre d'un de ses collègues de l'EPFZ qui lui vaut d'être promu *officier spécialiste sans grade* (sic) et lui évite ainsi d'intégrer la protection civile. Dans l'année qui suit, il est associé à un groupe chargé de conseiller le chef d'État Major. On voulait un historien romand... Ce groupe d'officiers est constitué d'hommes politiques et de représentants des milieux économiques et scientifiques. C'est ainsi que Bergier rencontre plusieurs conseillers fédéraux: A. Koller, A. Ogi et le caporal F. Cotti, qui vient de quitter le Conseil d'État tessinois. J.-F. Bergier ne cache pas que ces contacts directs ont eu leur importance, probablement autant sinon plus que son talent de synthèse en matière d'histoire suisse. Et ce, même si Ruth Dreifuss a été l'une de ses étudiantes à Genève...

Installé à cette fonction, il dit en mesurer les dimensions *politiques, civiques et*

16 ■ *patriotiques*, ce dernier terme n'étant pas forcément le moindre à ses yeux. Il dit

assumer aussi les ambiguïtés de la démarche et déclare ne pas vouloir renoncer à sa vocation, ni à son rôle d'historien. Son souci: retourner aux sources, replacer les faits dans un contexte temporel et intellectuel large. Bergier est toujours fils de Braudel et veut porter le débat non sur les années de guerre mais sur l'espace d'une, voire deux générations, *sinon l'on ne comprendra pas*. Le pari de la clarté au prix de l'élargissement des perspectives peut sembler audacieux – ou très convenu – mais surtout périlleux. Certes, l'histoire des juifs ne se résume pas au génocide nazi. Reste qu'il convient de bien comprendre ce qui s'est passé dans une situation exceptionnelle. Pourra-t-on éclairer les choix des banques, des entreprises, du Conseil fédéral ou de l'administration à la lumière d'un modèle séculaire? Pourra-t-on articuler le temps long et l'événement guerrier? Ce n'est pas la première fois que la question est posée par les historiens en prise avec les échelles temporelles. Rarement réponse satisfaisante a pu être donnée. Le pari est de nature scientifique; il est évidemment complémentaire du besoin immédiat de *clarté* que seule une base minimale de connaissances admises par tous les protagonistes pourra offrir.¹⁵

Si J.-F. Bergier réussit sa démonstration braudélienne, il pourrait bien atteindre une position à part dans le monde des historiens. Les premiers rapports de la commission n'étant pas encore connus à l'heure où nous écrivons ce texte, il ne reste qu'à attendre.

Face aux journalistes, aux politiques et aux historiens qui ne bénéficient pas du sauf-conduit de la Commission, J.-F. Bergier se présente en médiateur chargé d'identifier les problèmes à temps et d'intervenir vite pour ne pas rompre les équilibres instables qui caractérisent ce champ de forces. S'il ne semble pas craindre les pressions des historiens, dont il a pu éprouver la *loyauté*, même des plus critiques, il souligne en revanche l'importance capitale à faire connaître la nature du travail des historiens pour contrecarrer l'impatience médiatique.¹⁶

Interrogé sur la mobilisation internationale des historiens, J.-F. Bergier, considérant qu'à long terme les universitaires devraient se substituer aux représentants de la diplomatie ou des milieux d'affaires, nous annonce son souhait de créer un réseau des diverses commissions nommées dans une douzaine d'États du monde entier. En octobre 1997, un colloque tenu au Monte Verita, à Ascona, traduit dans les faits cet objectif malgré les réticences initiales. Cette démarche traduit bien la constance de J.-F. Bergier par rapport à son passé d'historien. Homme de relations, il retrouve ceux qu'il a déjà fréquentés dans l'académie et met en pratique, comme il n'avait jamais pu sans doute l'imaginer, son désir de travailler collectivement.

Homme à aimer diriger des équipes, J.-F. Bergier a régulièrement œuvré pour une meilleure transparence dans l'accès aux sources. De la publication des registres de la Compagnie des Pasteurs à Genève à l'édition des documents ■ 17

diplomatiques suisses, il n'a jamais démenti son intérêt pour les pièces d'archives. Questionné sur les effets de l'arrêté sur la conservation des archives des personnes morales, Bergier convient du caractère bâclé et surtout mal rédigé du texte de loi. À la limite, l'obligation de conserver pourrait ne pas être accompagnée de l'obligation de montrer. De plus, rien ne garantit qu'une destruction des archives n'interviendra pas une fois le mandat de la Commission achevé. Bergier ne voit alors d'autre ressource que de chercher à convaincre les entreprises de l'intérêt de conserver au moins une partie de leurs archives, ne serait-ce que pour leur donner les moyens de se défendre face aux politiques. On a vu depuis que les difficultés à consulter certaines archives ne sont pas des vues de l'esprit. La manière dont J.-F. Bergier, sans jamais renoncer à défendre les membres de son équipe, a apparemment su rétablir les contacts avec les représentants des multinationales montre que l'homme sait réagir vite et avec l'habileté du tacticien forcé de se mouvoir sur le terrain que l'insatisfaisant arrêté fédéral lui a dessiné.

*

J.-F. Bergier s'est présenté à nous comme le représentant de ces hommes chanceux – mais compétents – dont la vie s'est construite sans avoir eu à faire des efforts pour atteindre ses buts. Cela ne veut pas dire bien sûr que Bergier n'ait pas fait ce qu'il fallait pour concrétiser ses ambitions, car l'homme est ambitieux. À plusieurs reprises, nous avons été frappé de voir combien le portrait qu'il donnait de Braudel pouvait d'une certaine façon correspondre à la trajectoire que Bergier souhaitait suivre ou a pu suivre. Oubliée par les biographes de Braudel, il faut souligner l'importance du lien qui unissait les deux hommes et rappeler que J.-F. Bergier est le seul en Suisse qui ait été élève et proche de l'historien de la longue durée.

Trop libéral pour être radical mais capable de dialoguer avec des hommes comme Blocher ou les historiens classés à gauche de l'échiquier politique, valorisant toujours «l'humanisme» dans ses nombreux textes, Bergier a su tirer pleinement parti des ressources du système institutionnel mais apparemment sans avoir renoncé à ses devoirs d'historien, ceux qui consistent à produire un discours scientifique. Lui qui nous affirme: *Je crois aux sources*, aura-t-il les moyens de faire valoir l'indépendance et la qualité d'expert de la Commission qui porte désormais son nom? C'est ce que nous espérons.

Lausanne, le 27 novembre 1997

Notes

- 1 Les citations tirées de l'entretien sont en italiques. Les citations des ouvrages sont notées comme de coutume.
- 2 La bibliographie complète de ses publications est disponible dans: Martin Körner, François Walter (éds.), *Quand la Montagne aussi a une histoire*, Berne 1996, 15–24.
- 3 Herbert Lüthy, *La Banque protestante en France de la Révocation de l'Edit de Nantes à la Révolution*, 2 tomes, Paris 1959–1961.
- 4 Pour une biographie de Fernand Braudel, nous renvoyons, entre autres, à Giuliana Gemelli, *Fernand Braudel*, Paris 1995 et surtout Pierre Daix, *Braudel*, Paris 1995.
- 5 Jean-François Bergier, «Gulliver chez les historiens», *Cahiers Vilfredo Pareto XXI* (1983), 11.
- 6 Jean-François Bergier, *Genève et l'économie européenne de la Renaissance*, Paris 1963, 11.
- 7 Jean-François Bergier, «Des Alpes traversées aux Alpes vécues. Pour un projet de coopération internationale et interdisciplinaire en Histoire des Alpes», *Histoire des Alpes 1* (1996), 12 f.
- 8 Luigi Zanzi, «Ripensare la montagna in chiave di storia ambientale: un excursus critico storiografico da Fernand Braudel a Jean-François Bergier», in Martin Körner et François Walter (éds.), *Quand la montagne aussi a une Histoire*, Berne 1996, 54.
- 9 Jean-François Bergier, «Histoire et mathématiques. Nouvelles tendances en histoire économique», *Diogenes* 58 (1967), 111.
- 10 Jean-François Bergier et Luigi Solari, «Histoire et élaboration statistique. L'exemple de la population de Genève au XVe siècle», in *Mélanges d'histoire économique et sociale en hommage au Professeur A. Babel*, Genève 1963, tome 1, 197–225.
- 11 Maurice Lévy-Leboyer et François Bourguignon, *L'économie française au XIXe siècle. Analyse macro-économique*, Paris 1985.
- 12 Jean-François Bergier, «In memoriam: Fernand Braudel», *Revue historique* 275 (1986), 441.
- 13 Jean-François Bergier, «Heurs et Malheurs de l'histoire économique en Suisse», in *Rencontres franco-suissees d'histoire économique et sociale*, tome XII, 1967, 41–42.
- 14 J.-F. Bergier semble affectionner cette formule, déjà utilisée lors du colloque organisé en février 1997 par les Archives fédérales. *Fluchtgelder, Raubgut und nachrichtenlose Vermögen*, Bundesarchiv dossier 6, 76.
- 15 Cette démarche prioritaire a été résumée par Claude Altermatt, membre de la Task Force. Archives fédérales. *Fluchtgelder, Raubgut und nachrichtenlose Vermögen*, Bundesarchiv dossier 6, 21.
- 16 On renverra le lecteur à l'ouverture du débat par la rédaction de *Traverse*: «Geschichtswissenschaft, Medien und Politik. Un débat autour de la Suisse durant la seconde guerre mondiale», *traverse* 3 (1997), 99–117.

